

Bernard PERRET est ingénieur et socio-économiste. Après avoir été administrateur de l'INSEE en 1976, et occupé des fonctions d'administration et de conseil aux ministères de l'Économie et des finances entre 1980 et 1989, il enseigne à l'Institut Catholique de Paris et collabore à la revue *Esprit*. Auteur de plusieurs ouvrages sur l'économie, il vient de faire paraître un essai *Pour une raison écologique* (Flammarion 2011).

## Bernard PERRET

### La crise écologique interroge le sens de l'avenir

La catastrophe de Fukushima met de nouveau la question écologique au cœur de l'actualité. Dur retour au réel en plein reflux de la mobilisation pour le développement durable. En 2007, le « Grenelle de l'environnement » avait semblé marquer un point de non retour dans la prise de conscience collective. Dans la foulée, on a vu le gouvernement multiplier les gestes et annonces prometteuses : projet de taxe carbone, création d'un grand ministère du développement durable, mesures en faveur des énergies renouvelables, etc. Après l'échec de la conférence de Copenhague sur le climat fin 2009, le vent a brusquement tourné et l'on s'est mis à parler d'autre chose, comme si les problèmes étaient soudain devenus moins aigus. Or, ils sont toujours là, à commencer par le réchauffement climatique : l'année 2010 a été la plus chaude jamais observée.

Chacun sait, ou devrait savoir, que notre modèle de développement économique n'a rien de durable. Il est fondé sur la transformation à grande échelle de ressources non renouvelables (énergie et matières premières) en objets destinés à finir rapidement dans une déchetterie. Si nous continuons dans cette voie, la terre deviendra vite inhabitable.

← Une équipe de l'International Atomic Energy Agency (IAEA) des Nations Unies, inspecte les dégâts provoqués par l'explosion de l'un des réacteurs sur le site de Fukushima.

Il n'est guère utile de s'étendre sur le diagnostic : nous en savons tous largement assez sur le changement climatique, la disparition des espèces animales et végétales, l'érosion des sols, la pollution des eaux et l'accumulation des déchets toxiques, etc., pour comprendre qu'il y a péril en la demeure. On trouve encore des « écolo-sceptiques » qui refusent l'évidence, mais ils sont de moins en moins crédibles. Il n'est plus possible d'ignorer que la température moyenne du globe augmente à une vitesse inquiétante. La transformation du climat terrestre aura très probablement des conséquences dramatiques dans différents domaines, à commencer par une élévation de 1 à 2 mètres du niveau de océans d'ici la fin du siècle.

Face à une telle menace, pourquoi sommes nous si peu capables de réagir ? L'une des causes de notre aveuglement réside dans la prégnance de l'ordre économique. Notre environnement social est saturé de signaux et d'incitations qui canalisent nos désirs vers la consommation matérielle. Nous sommes sans cesse rappelés à nos devoirs de producteurs et de consommateurs, à l'injonction de nous comporter en *Homo œconomicus*, c'est à dire en individus intéressés, égoïstes et calculateurs qui cherchent avant tout à posséder et consommer plus. C'est en faisant fond sur cette rationalité individualiste et matérialiste que nous avons conquis la prospérité, mais elle a ses limites : elle est incapable de prendre en compte les intérêts des générations futures et de donner son juste prix à la nature.

### **L'enjeu de la transition écologique : apprendre à bien vivre en consommant moins**

Il n'existe pas de solution purement technique à la crise environnementale. On peut certes « verdir » la croissance en y injectant des technologies propres et en utilisant l'énergie de manière plus efficace, mais cela ne suffira pas. L'énergie est la question centrale, qui résume à elle seule le défi auquel nous sommes confrontés. Nous allons vers un monde où l'énergie sera rare et chère et où la sobriété énergétique va devenir par la force des choses un impératif majeur. Or, c'est l'abondance énergétique qui a permis la croissance économique et la transformation de nos modes de vie depuis deux siècles. Nous entrons donc dans l'inconnu.

Après Fukushima, force est d'admettre que le nucléaire ne remplacera jamais les énergies fossiles. Les énergies renouvelables, biomasse, solaire, éolien, etc., vont se développer, mais elles resteront marginales à échéance de quelques décennies. D'une manière ou d'une autre, il faudra économiser l'énergie. C'est en partie une question de techniques et d'organisation : mieux isoler les habitations, développer les transports collectifs, aménager les villes pour réduire les déplacements inutiles, etc. Mais cela même ne suffira pas : on ne s'en tirera pas sans changements radicaux dans les modes de vie et les manières de consommer. Il va falloir changer de logique, passer d'un idéal d'accumulation matérielle illimitée à une conception plus qualitative du progrès humain.

Plusieurs auteurs ont récemment parlé « d'abondance frugale<sup>1</sup> » : le slogan « simplicité des moyens, richesse des fins » résume assez bien ce que l'on cherche ainsi à promouvoir : beauté, convivialité, accomplissement personnel, développement des relations humaines, etc. Si ce genre d'idéal progresse, ce n'est pas seulement parce qu'il est en phase avec les inquiétudes écologiques, c'est aussi parce qu'un nombre croissant de gens perçoivent intuitivement que la société de consommation est une impasse anthropologique.

1. Jean-Baptiste de FOUCAULD, *L'abondance frugale*, Odile Jacob 2010.

### **Comment changer de logique ?**

Pour un individu isolé, réduire significativement son « empreinte écologique » exige des efforts et une abnégation dont peu de gens sont capables. La plupart d'entre nous sont légitimement attachés au confort, à la liberté permise par l'automobile, aux voyages en avion, etc. Qui est prêt à renoncer à cela ? Il est pourtant assez évident que le bonheur – bien-être, qualité de la vie ou toute autre notion du même genre – dépend de bien d'autres facteurs. En réalité, notre dépendance vis à vis de la croissance reflète plus notre soumission à l'ordre économique que les bénéfices réels qu'elle nous apporte.

La transition écologique ne peut se concevoir autrement qu'en termes de transformation du cadre social dans lequel nous désirons, raisonnons et agissons. Ce que j'appelle dans mon dernier livre le « cadre de raison écologique » est constitué par un

ensemble de repères, de normes, de modèles d'action, dans des registres très divers : principes éthiques, institutions et règles juridiques, normes techniques et incitations économiques, indicateurs de progrès tenant compte de la qualité de la vie et de la valeur de la nature, nouveaux modèles organisationnels, culture de la copropriété responsable, respect du vivant, etc. Pour agir efficacement sur nos décisions et réorienter nos comportements, ces différents leviers doivent être mis en synergie, faire système et créer un *nouveau sens commun*. Il doit devenir évident que la raison ne consiste pas à s'enrichir pour consommer plus, mais à apprendre la sobriété. Un nouvel impératif collectif doit prévaloir : chercher à bien vivre en perturbant le moins possible les équilibres naturels.

### **Au-delà du Principe responsabilité : de l'utopie à l'espérance**

Reste que l'appel à la raison ne suffit pas. Où trouverons-nous la force d'entreprendre une telle révolution ? Nous sommes spontanément égoïstes, inconséquents et court-termistes, et il nous faudra de fortes motivations pour changer. Il est impossible de passer sous silence la dimension éthique et, en dernière analyse, spirituelle d'une telle transformation. Au plan éthique, on pense au « principe responsabilité » du philosophe Hans Jonas : « Agis de telle manière que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre<sup>2</sup> ». Formule admirable qui résume bien l'éthique qui sous-tend les objectifs du développement durable. Il est cependant douteux qu'un idéal aussi abstrait soit capable par lui-même de susciter une action responsable. L'expérience tend à prouver que les êtres humains ont besoin de perspectives mobilisatrices et que les promesses d'avenir les motivent davantage que les grands principes moraux.

2. Hans JONAS, *Le Principe responsabilité*, Flammarion 2009, p. 40.

Parce qu'elle met en avant la *durée* comme valeur cardinale, la raison écologique a besoin de visions d'un avenir désirable et de convictions partagées sur le *sens* de cet avenir. L'être humain ne peut agir rationnellement s'il reste englué dans le présent et la crise de l'idée de progrès appelle de nouvelles réponses. Or, l'écologie n'est pas une utopie aussi puissante que celles portées par les idéologies progressistes du siècle dernier.

Elle a certes l'ambition de tracer de nouveaux chemins vers le bonheur – beauté de l'environnement, convivialité sociale, modes de vie plus équilibrés, etc. Mais il faut bien reconnaître que ce programme est trop raisonnable et n'a pas le même attrait que la perspective prométhéenne d'une croissance infinie.

3. Jurgen MOLTMANN, *La Venue de Dieu*, Cerf, 2000, p. 45.

Si le sens de l'avenir ne peut s'arrimer à une utopie, il reste à le chercher dans l'espérance. Pour un chrétien, la valeur de l'avenir est liée à la nouveauté radicale dont il est porteur. La langue française, comme d'autres langues européennes, comporte deux termes souvent tenus pour synonymes : futur et avenir. Or, leurs implications philosophiques et spirituelles sont différentes. Le futur est le devenir du monde passé et présent, ce qui résultera de leurs dynamiques endogènes : « Ne peut devenir que ce qui est déjà disposé dans l'être et qui s'annonce dans les tendances et les latences du processus historique ». L'avenir, en revanche, ne renvoie pas au devenir mais à l'« advenir », c'est à dire aux événements ou aux personnes qui viennent à nous<sup>3</sup>. Il implique l'idée de nouveauté, l'éventualité de faits ou d'éléments de signification – par exemple des innovations scientifiques, culturelles ou spirituelles – qui ne sont pas contenus dans le présent. Ses implications spirituelles sont évidentes, en phase avec l'idée d'un Dieu dont les textes parlent comme « celui qui est, qui était et qui vient » (Ac 1,4). Si le monde humain doit durer, c'est d'abord parce qu'il est le lieu où Dieu se révèle.

**Bernard PERRET**